

2. Le séisme de San Francisco

Le tremblement de terre du 18 avril 1906 provoqua un incendie qui ravagea la ville de San Francisco, quartier par quartier, en détruisant l'un des plus beaux cabinets d'histoire naturelle des États-Unis, fruit de trente années de labeur du zoologiste suédois Gustaf Eisen (1847-1940), qui pendant longtemps avait été l'intendant de l'Académie des sciences de Californie.

Tout partit en fumée, y compris ses biens personnels. Sa bibliothèque, ses archives, sa correspondance. Tout. Âgé de presque soixante ans, cet homme dut tout recommencer. Certes, ce n'était pas la première fois, cela lui était déjà arrivé, et même souvent, mais tout de même.

Je me suis parfois demandé quelle avait été sa réaction, avait-il pleuré ?

Je ne le pense pas. Il était d'une autre trempe. En outre, au moment de la catastrophe, il se trouvait à l'autre extrémité du globe ; la nouvelle du tremblement de terre et des incendies consécutifs l'atteignit sur le rivage de la baie de Naples sous forme de journaux posés sur la table du petit-déjeuner. Il n'est pas exclu que ce désastre lui apparût comme une délivrance. Je n'en sais rien, c'est juste une supposition. Déjà de son vivant, Gustaf Eisen était un personnage difficile à cerner. Quelqu'un qui, tel un chat, suivait ses propres sentiers. Énigmatique et fuyant.

« Eisen au dîner », note Strindberg dans son *Journal occulte* en automne de la même année. « Selon lui, en Amérique, les tremblements de terre sont annoncés par

une arrivée d'oiseaux : ils ont le ventre blanc, le dos noir et ressemblent aux échassiers ; mais c'est une espèce inconnue, on les appelle 'oiseaux sismiques' ».

C'était la dernière visite d'Eisen en Suède.

Il est un des personnages les plus mystérieux que j'aie jamais rencontrés. Probablement un des plus solitaires aussi.

Pas question de revenir aux lombrics, auxquels ce systématicien hors pair avait consacré la première moitié de sa vie, recherches qui lui valurent des lettres admiratives de Charles Darwin en personne. C'était fini. Les collections avaient disparu, l'envie aussi. Je me l'imagine se lever de sa chaise, là-bas, au bord de la baie de Naples, s'étirer, puis regarder autour de lui, tel un vieil ours flairant d'où souffle le vent.

Puis décider de se consacrer désormais à l'étude des perles de verre. L'idée qui, germait déjà depuis quelque temps. Il pensait notamment que les perles de verre, présentes dans toutes les civilisations depuis les Phéniciens, pourraient constituer une efficace méthode de datation. Il y consacra la décennie suivante. Voyageant sans répit, visitant les musées, les collectionneurs, dessinant toutes les perles qu'il voyait. Partout. C'était un excellent aquarelliste.

Par une belle journée de printemps, cent ans plus tard, je trouvai cette notice manuscrite :

Les perles de verre ne sont pas uniquement de jolies choses, fascinantes en elles-mêmes, ou des objets de collection passionnants ; une étude judicieuse permet de discerner leur grande valeur pour l'archéologue, ce détective moderne, capable de transformer en histoire, en récits, les fils emmêlés et déconcertants, qui de prime abord se présentent comme des fragments insignifiants, mais qui, dans les mains de celui qui sait recom-

poser le puzzle, peuvent nous mettre en rapport avec ceux dont nous cherchons à découvrir et à comprendre l'histoire.

Je pus également voir les aquarelles. Complètement oubliées, elles gisent depuis un demi-siècle dans une archive à Östermalm à Stockholm – au nombre de 40 000. De minuscules images, ravissantes, ordonnées en un système magnifique, un vrai univers en miniature. Un système utilisable ? Je préfère ne pas me prononcer. Ce travail ne fut jamais publié : la guerre est passée par là. D'autres choses aussi. Eisen dut, à nouveau, tout recommencer.

Pourquoi persévère-t-on ?

Quel est ce désir qui nous y pousse ?

À la fin, il découvrit le Saint Graal. Eh oui ! Le Graal, cette coupe en argent vieille de deux mille ans, objet de rêve des romantiques de tous les temps, qu'ils ont cherchée, sans jamais la trouver. Eisen, un esprit pratique, un pro, réussit à dénicher le Graal, qui proviendrait d'Antioche, autrefois capitale de la province de Syrie romaine. Je l'ai vu, ça aussi. Une coupe en argent, richement décorée, qui désormais occupe une place bien en vue au Metropolitan Museum of Art, situé à Manhattan, au fond de Central Park, parmi les arbres. Trouver un éditeur pour l'ouvrage qu'Eisen lui avait consacré, a dû être plus facile. *The Great Chalice of Antioche*, paru en 1923. Un volume de luxe. Le plus grand, le plus lourd et le plus précieux de toute ma bibliothèque. Si on y ajoutait des pieds, on aurait une vraie table.

L'édition abrégée, d'un format plus maniable, publiée dans les années 30, est toujours disponible, tout comme le célèbre ouvrage d'Eisen datant de 1890 et consacré à la viticulture californienne : *The Raisin Industry : A Practical Treatise on the Raisin Grapes, their History, Culture and Curing*.

Célèbre parmi les spécialistes, cela s'entend.

Aujourd'hui, l'œuvre hétéroclite de mon compatriote est quasiment inconnue en dehors de quelques subcultures, minces comme une paille. Botanistes spécialisés en flore gotlandaise, cultivateurs de figues et taxinomistes des vers de terre, ou encore spécialistes des Mayas, adeptes du mysticisme du Graal, viticulteurs, historiens des parcs nationaux, experts en verrerie, alpinistes, théosophes, collectionneurs de sceaux-cylindres, fermiers propriétaires de vignobles, exégètes de Strindberg et divers autres fanatiques, tels que bibliophiles piétistes et leurs pareils. Qui, à ma connaissance, n'ont pas de contacts entre eux. Chacun a son propre Eisen, le plus souvent sous la forme d'un nom cité dans une note en bas de page, imprimée en petits caractères, que nul ne remarque et que nul ne lit. Et personne ne sait qui était cet homme.

Naturellement, au début, j'en fus effrayé – et déprimé. Pauvre gars. Finir de la sorte ? Le Saint Graal ! Y croyait-il lui-même ? Avait-il fini par perdre la raison ? Ou bien, au contraire, avait-il précisément toujours été sain d'esprit ? Je me creusais la tête.

Mais progressivement, ce sentiment se mua en quelque chose qui ressembla à une joie, une sorte d'alégresse que suscite chez moi la pensée de longues promenades au sein d'une belle nature. La confiance, peut-être, le calme. Le New York Times publia un reportage sur la fête donnée par Eisen dans son immense appartement de Park Avenue à l'occasion de son 93^e anniversaire. Dans la foule, on aperçoit Folke Bernadotte ² en personne, ainsi que l'écrivain Rosalie Edge ; Eisen aurait soufflé toutes les bougies – d'un seul

² Folke Bernadotte (1895-1948), diplomate suédois, célèbre pour son engagement pour la cause humanitaire durant la Seconde guerre mondiale.

coup. On le voit sur la photo, ainsi que le gâteau d'anniversaire.

Le héros de la fête lève son verre de champagne et demande le silence. Il remercie aussi bien les présents que les absents ; même le vieil ami Strindberg, qui pourtant n'est plus de ce monde depuis presque trente ans, a trouvé le moyen de se faire inviter. On reconnaît bien le personnage, il réussit à s'imposer dans toutes les circonstances. Eisen, d'excellente humeur, profite même de l'occasion pour taquiner la muse, puisque, de toute manière, le nom de Strindberg a été prononcé.

La main puissante du génie
lança ton nom de pays en pays,
tu fus le roi de l'art théâtral,
moi, je scrutais le règne animal.

Je sens que bientôt viendra
l'heure de nous réunir.
Et notre vie ici-bas ne sera,
qu'un lointain souvenir.

Peut-être, tâcherons-nous à nouveau, mon ami,
trouver la réponse de l'énigme de la vie.

Certes, la poésie n'était pas son fort ; néanmoins, les deux derniers vers tapent pile dans le mille. « Peut-être, tâcherons-nous à nouveau, mon ami, trouver la réponse de l'énigme de la vie. » Des mots qui peuvent servir de devise à beaucoup de choses. Je retrouvai ce même poème dans une autre coupure de presse jaunie, probablement provenant de quelque journal suédo-américain au sujet de la même fête ; je le garde comme une relique.

Quelques mois plus tard, Eisen disparaissait.

Et comme c'était lui, Gustaf Eisen, qui avait sauvé pour la postérité les plus grands arbres de la planète, en

créant le parc national de Sequoia dans la Sierra Nevada en Californie, c'est là-bas qu'il fut enterré, au pied d'une imposante montagne, Mount Eisen.

Je m'y rendis. Un dernier voyage.

Mais avant cela, entre le lever du camp et le départ, je fis un certain nombre de recherches. Sur quel fil je devais tirer pour démêler l'écheveau de son histoire et y mettre de l'ordre, était loin d'être évident ; je finis par en choisir un, auquel d'habitude on pense en premier lieu. Je ne savais pas du tout si la réponse de l'énigme était vraiment à chercher dans l'enfance, mais c'est par là que je commençai.